

GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A L'IMPRIMERIE
40, place de Lyon, 40

JOURNAL PATRIOTIQUE, PARAISSANT LE SAMEDI

BUREAUX DE VENTE
LIBRAIRIE MÉRA
13, rue de Lyon, 13

Les manuscrits ne sont pas rendus.

RÉDACTEUR EN CHEF : LÉGION.

On ne reçoit pas d'abonnements.

LE BOMBARDEMENT.



Cristi! c'te grêle! Et pis Paris aussi maintenant! Allons bon. Mais après tout, gn'a pas de quoi se démarcourer, c'est pas une affaire: nous on ben été bombardés aussi nous autres à Lyon, en nonante-troisse, pendant deux mois d'affilée, et nous nous sons pas rendus, nom d'un rat!

LES NOUVELLES OFFICIELLES.

Du depuis que je sis souverain, et que je sis feurcé de liher le nez dans les affaires du gouvernement, eh ben ! je n'ai pas encore attrapé le courant du Rhône. Gn'y a z'un tas de z'amicroches que m'embarlificotent, tout pleins de ficelles, de roquets, de jointes à n'en perdre la tête. J'ai pas pu encore débrouiller la médée et je sis entrepris comme un diinde qu'a trouvé une tabatière à musique. Ça qui m'entortille le plus, c'est que faut tramer sans voir la pièce; nous fons aller le battant tant que dure dure, nous sigognons à toute éreinte, nous passons la navette, et tout ça, sans savoir seulement si nous fons de taffetas ou de satin. Pis, quand nous nous sous comme ça bien esquiné le tempéramment à l'ouvrage, que nous ons bien chiné sus le méquier de la défense nationale pendant de semaines, et que nous croyons avoir tissé une belle pièce de velours façonné, eh ben ! il nous reste rien qu'une mauvaise tirelle toute bourrassouse et toute pleine d'impanissures, et de crapauds.

C'est t'y pas dégoûtant de tant se carciner le sanque pour faire rien que d'ouvrage que tombe en bouze.

C'est par pour dire, mais si on nous laissait arregar-der à ça que nous fons, je me magine manquablement que nous travaillerions ben mieux. C'est pas possible de rien faire à l'aborgnon. Faut vitrer clair pour pas faire de pieds-faillis.

C'est ben vrai que le patron n'esse pas difficile, y nous fait rien que de complimentations; nous fons, comme y dit, d'ouvrage « magique, régénéré, anti-que, » et si la pratique en veut pas, y gueule qu'elle y connaît rien, que c'est une menteuse et le reste. Bon, mais c'est pas le tout d'être content, de gandayer la pratique, de piailler partout qu'on n'esse le meyeur negociant et le plus fameux ateyer, faut encore que le commerce marche et que la marchandise se vende. A quoi que ça sert de bien en faire, si elle reste dans la boutique.

Non, vrai, pour faire de la bonne ouvrage, encore une fois, faut que ceusses que travaillent poient arregar-der la pièce, autrement on a beau être les malins des malins, on fait rien que de bousillages.

Arregardez voir seulement si c'est pas vrai. Vellà trois mois que le Grambêta fait aller le battant gouvernémentable et qu'y nous fait faire les lanceurs; vellà trois mois que nous ramassons censément de pleines balles à lessive de victoires. Les généraux Crochu, Paquet-d'herbes et les autres tuent plus de Prussiens qu'gn'en a, et pour finir, nous sous encore moins avancés que paravant, et ces canailles de mangeurs de chou-croûte nous ramient toutes nos bonnes affaires.

Què que ça veit dire que ce commerce-là? Pardienne, c'est pas malin à deviner: le patron se connaît rien au trancanement, et nous y fiche de colles pour pas laisser renueler ses canconneries. Gn'a qu'un moyen de nous en tirer, z'enfants, faut qu'on nous laisse voir clair à notre ouvrage.

C'est nous que travaillons, les méquiers sont à nous, mêmelement aussi l'ateyer, c'est nous que payons le propriétaire, c'est notre argent à nous qu'est dans le commerce, le Grambêta y est pour rien, donc y faut qu'y nous laisse arregar-der à notre pièce. Après tout, qu'est qui y est lui, notre commis, un raffalé de brise-miche que nous fons vivre et que crèverait de faim si n'avait pas c'te place, pace qu'y n'est pas fichu de gagner sa vie avè ses racontages et ses blagues. Nous voulons bien pas lui donner sa dédite, mais qu'y nous fasse plus petafiner de la soie avè ses frimes et qu'y nous colle plus de mensonges.

Y ne s'agit pas de plaisanter, c'est pas une pièce pour de rire que nous sous après tisser. La chaîne, c'est l'hézitence de nos frangins; la trame, c'est le meyeur organsin de la France, teint avè le sanque de ses cetoyns; les ponteaux, c'est les os de ceusses que se sont déjà fait écranuiller pour nous, et chaque coup de navette nous coûte de centaines de goncs les plus solides et les plus gentils du pays.

Et par ezemple, vos pauvres Lyonnais que sont dès delà après aller au secours de leurs frangins à Belfort, pourquoi qu'on nous dit pas ça qu'y deviennent? pourquoi que c'est les particuyers de Bordeaux qu'en savent de nouvelles avant nous autres et avant moi? Est-ce qui se maginent dans leur suspeute gouvernémentable, que pace que je sis qu'une pauvre marionnette de bois et que je défends la patrie gratis, je m'inquiète pas tant de mon pays, de mes cousins et de mes amis, qu'eusses que nous payons à 50,000 francs par an, qui ne risquent rien dans l'affaire et qu'ont jamais, de leur vivant, seulement brassé un roquet gouvernémentable.

Ah! cristi! faut que ça fenisse à la fin des fins, et que nous payons pas toujours de commillions de rave cuite pour nous faire casser la margoulette et nous raconter de frimes par dessus le marché.

Tâchez moyen de vous en rappeler, vous autres du gouvernement. C'est moi que vous y dit!

GUIGNOL.

BULLETIN DE LA GUERRE.

L'action offensive des armées allemandes du Sud, que nous faisons pressentir dans notre dernier numéro, s'est prononcée dès le 6 de ce mois par une attaque formidable sur toute la ligne contre nos positions.

A la suite de leur victoire d'Orléans, les ennemis concentrèrent leurs efforts contre les corps d'armée qui s'étaient reformés sous le commandement du général Chanzy. La résistance énergique qu'ils opposaient aux troupes allemandes, déjà éprouvées par plusieurs semaines de marche et de lutte, les obligea à de nouveaux combats. Aussi, après avoir réussi à rejeter Chanzy de Blois et des bords de la Loire, le prince Frédéric-Charles dut suspendre ses opérations pour faire reposer et réorganiser ses armées, à bout de forces. Il se contenta de s'établir sur une ligne s'étendant de Chartres à Tours, par Châteaudun et Vendôme, et s'appuyant sur le Loir supérieur et sur la Brenne. Pendant tout le temps qu'il se tint sur la défensive, il fut incessamment attaqué par Chanzy qui s'efforça à plusieurs reprises de le débusquer de ses positions. Enfin, dans la nuit du 5 au 6, toute l'armée allemande s'ébranla, et se porta en avant dans la direction du Mans par trois routes différentes. Pendant que le centre marchait directement par la route de Vendôme à Saint-Calais et atteignait les bords de la Braye, après de vifs combats livrés à Sarge et à Savigny, les deux ailes opéraient un mouvement concentrique: à gauche se livraient les combats de Saint-Cyr-de-Gaulle, de Villeporchiers et de Neuville, qui livraient aussitôt à l'ennemi la route de Chartres; à droite, les Allemands partaient de Chartres et s'emparaient de Nogent-le-Rotrou, après un sanglant combat à la rouche. Ils étaient aussi maîtres du cours de l'Huisne, qui leur ouvrait la vallée du Mans. Telles étaient les positions de l'armée ennemie à la date du 7, et c'est de là qu'ils partirent pour forcer le général Chanzy dans les postes où il s'était établi pour couvrir le Mans. La bataille s'est livrée le 10 à Montfort, Chanzy et Périgueux-Evêque. Elle ne nous a pas été favorable. Chanzy, sous les murs du Mans, a été emporté par l'ennemi.

Les renseignements manquent complètement sur cette grave affaire, qui ne nous est connue que par une dépêche du gouvernement de Bordeaux. Le Mans a dû vraisemblablement être occupé par l'ennemi, mais il reste à savoir si le général Chanzy, échappant aux mouvements concentriques de ses adversaires, est parvenu à maintenir ses libres communications avec le Sud et à couvrir sa ligne de retraite.

A l'est, l'expédition de Bourbaki, dans la direction de Belfort, aurait débuté par un succès qui, le 9, nous aurait rendu maîtres de Villersexel, et par conséquent du val supérieur de l'Oignon et la route de Vesoul à Montbéliard.

Les détails manquent également et nous en sommes jusqu'à présent réduits à des conjectures que nous essaierons d'éclaircir par l'examen de la situation antérieure des belligérants. L'armée de Verdier occupait, à la veille du combat de Villersexel, une ligne semi-circulaire partant de Vesoul pour atteindre Blamont sur la frontière suisse, en passant par Hericourt et Montbéliard. Nos troupes avaient leur quartier-général à Besançon et s'échelonnaient à Baume-les-Dames, Clairval et L'Isle le long du Doubs. Une première reconnaissance, tentée dans la direction de Croix, avait été repoussée, et Bourbaki paraît avoir tenté de s'emparer des deux rives de l'Oignon et de gagner Belfort par cette voie ou peut-être simplement de couvrir par ce mouvement la marche de flanc, qu'il était contraint de faire dans la direction de Montbéliard. Les engagements livrés en avant de Riez, sur la route de Besançon à Vesoul, aussi bien que le combat du 9, semblent se rattacher à ce plan d'opérations. A-t-il complètement réussi, a-t-il forcé Verdier, par cette manœuvre, à évacuer Vesoul et à se rabattre sur Lure et même plus à l'est, c'est ce qu'il serait important de savoir. Car si le général ennemi est encore maître de ces villes, la marche en avant de Bourbaki pourrait l'exposer à être tourné sur sa gauche. Un coup d'œil sur la carte que nous avons publiée dans notre avant-dernier numéro fera comprendre notre situation. Il ne faut pas oublier non plus que les Prussiens sont maîtres d'Auxerre, et que leurs colonnes ont été signalées aux environs de Vitteaux et de Saint-Seine, au nord-est de Dijon.

Les événements ont pris sur tous les points du théâtre de la guerre un caractère de gravité exceptionnel. La redoute de Danjoutin, au sud de Belfort, a été enlevée d'assaut par l'ennemi, dans la nuit du 7 au 8. Cet ouvrage, qui avait été élevé récemment pour combler le vide entre le fort des Petites-Perches et des Barres, n'a qu'une importance secondaire, et c'est de lui, et non du corps de la place, qu'il s'agit dans la dépêche allemande qui mentionne l'assaut.

A Paris, le bombardement de la ville elle-même, si souvent mis en doute, a été réalisé. Près de 2,000 bombes sont tombées dans les quartiers de l'est de la rive gauche et ont atteint le Val-de-Grâce, l'hospice de la Pitié, le Panthéon, la Sorbonne et même l'église Saint-Sulpice. Ce fait, qui passerait presque inaperçu pour une autre ville, telle que Strasbourg, Metz ou Belfort, a produit une immense impression et fait que l'on se demande avec anxiété comment la population parisienne acceptera cette rude nécessité d'une ville assiégée.

Au Nord, Faidherbe s'est replié, comme le disaient les télégrammes prussiens, et se contente de se battre avec les dépêches et les proclamations que lui dictent les télégrammes de Bordeaux.

FOLLARD.

Au journal le Français.

Nous relevons l'extrait suivant du journal le Français, qui se publie à Bordeaux:

« M. Gambetta s'est rendu à Lyon, il y a vu l'étendard « du pillage et du meurtre, de la désorganisation et de « la terreur; il a dormi sous ses plis, et il a quitté le « chef-lieu du Rhône, laissant ce drapeau sinistre « dominer la ville. »

Nous n'aborderons pas l'examen de toutes ces allégations; mais, pour trancher la question, nous proposons une gageure à notre grand confrère.

Nous parions contre lui une somme de vingt mille francs au profit des blessés, que le drapeau rouge n'est pas un étendard de pillage, de meurtre, de désorganisation et de terreur.

Par contre, nous parions pour la même somme, de prouver que le drapeau tricolore a été, lui, pendant la majeure partie de sa carrière, l'étendard du pillage, du meurtre, de la désorganisation et de la terreur.

Nous devons avertir seulement notre honorable adversaire que nous ne nous contenterons pas de l'autorité de MM. Thiers, Henri Martin, ou de Lamartine; que nous avons à alléguer des documents plus sérieux, quoique moins connus, et que nos études ont quelque peu dépassé le programme de l'histoire officielle rédigée par M. Duruy.

Pour la Rédaction, le gérant: VIBERT.

État de l'armée allemande du Nord.

Conformément à notre habitude, nous continuons à donner la composition détaillée des armées ennemies. Ces renseignements nous paraissent indispensables pour l'intelligence des dépêches et pour la saine appréciation des combats qui se livrent.

Aujourd'hui que des événements importants dans la Lorraine, l'Artois et la Normandie ont mis nos troupes en présence de l'armée allemande du Nord, c'est cette armée dont nous avons à donner le tableau. Comme à celui de l'armée du Sud, il nous a manqué le détail de l'artillerie; mais, pour y suppléer en partie, nous pouvons dire que chaque corps d'armée compte un régiment d'artillerie, lequel se divise en 4 détachements, dont 1 à cheval et 3 à pied, d'inégale force, et comprend ainsi douze batteries à pied et trois à cheval, formant un total de 90 pièces servies par 3,000 hommes. Un bataillon du génie, *Pionnierbataillon* de 600 hommes, est adjoint à chaque régiment d'artillerie.

De cette façon, chaque corps d'armée comprend 26,000 hommes d'infanterie, 2,240 chevaux et 3,600 hommes d'artillerie, soit un total de 31,840 combattants sur le pied de formation, outre cela une division de cavalerie de réserve est ordinairement adjointe à une armée composée de plusieurs corps. Ces explications ne sont pas de trop et justifient le calcul d'après lequel on peut en moyenne évaluer à 30,000 hommes la force d'un corps d'armée prussien.

Ceci établi, nous poursuivons:

ORDRE DE BATAILLE DE LA 1^{re} ARMÉE ALLEMANDE.

Général en chef: EDWIN, baron de MANTEUFFEL (en français: *l'Homme-Diable*), ci-devant commandant le 1^{er} corps.

PREMIER CORPS.

- 1^{re} division: lieutenant-général de Bentheim.
- 1^{re} brigade: général major de Gayl. — 1^{er} grenadiers et 41^e d'infanterie.
- 2^e brigade: général major de Falkenstein. — 3^e grenadiers et 43^e d'infanterie.
- Cavalerie: 4^e dragons.
- 2^e division: lieutenant-général de Pritzelwitz.
- 3^e brigade: général major de Memerty. — 4^e grenadiers et 44^e d'infanterie.
- 4^e brigade: général major de Zglinitzki. — 5^e grenadiers et 45^e d'infanterie, 1^{er} chasseurs.
- Cavalerie: 10^e dragons.

SEPTIÈME CORPS.

Général Henri-Adolf DE ZASTROW.

- 13^e division: lieutenant-général de Glümer.
- 25^e brigade: général major d'Osten-Sacken. — 13^e et 73^e d'infanterie.
- 26^e brigade: général major de Goltz. — 15^e et 55^e d'infanterie.
- Cavalerie: 8^e hussards.
- 14^e division, lieutenant-général de Kameke.
- 27^e brigade: 39^e fusillier et 74^e d'infanterie.
- 28^e brigade: général major de Woyna. — 53^e et 77^e d'infanterie, 7^e chasseurs.
- Cavalerie: 15^e hussards.

HUITIÈME CORPS.

Général Auguste DE GEBEL.

- 15^e division, lieutenant-général de Weltzien.
- 29^e brigade: de Wedell. — 33^e fusilliers et 60^e d'infanterie.
- 30^e brigade: de Strubberg. — 28^e et 68^e d'infanterie.
- Cavalerie: 7^e hussards.
- 16^e division: baron de Barnekow.
- 31^e brigade: comte de Gneisenau. — 29^e et 68^e d'infanterie.
- 32^e brigade: le colonel de Rex. — 40^e fusilliers et 72^e d'infanterie, 8^e chasseurs.
- Cavalerie: 9^e hussards.

Ces trois corps d'armée, formant une force d'environ 90,000 hommes, ne sont pas concentrés sur un seul point. Le 7^{me} corps assiège Longwy, dernière place qui nous reste en Lorraine, s'est

emparé de Thionville, de Montmédy, de Mézières et de Roeroy, occupe Metz, Verdun et quelques autres places. Le 1^{er} est cantonné en Normandie, puisque nous voyons que c'est la division Benthaim qui a repoussé le général Roye de la forêt de la Londe, et l'a rejeté sur Pont-Audemer. Ce corps a pour mission de tenir Rouen, Dieppe, etc., et au besoin de menacer le flanc de l'armée de la Loire dans le cas où elle tenterait un mouvement dans la direction de Paris.

Notre armée du Nord, commandée Faidherbe, n'a donc devant elle que le 8^{me} corps. Et en effet, c'est à la 30^{me} brigade, puis à la 15^{me} division, que nous avons eu affaire le 2 et le 3 janvier devant Bapaume.

Il résulte de là que les 90,000 hommes de Manteuffel ont à couvrir une ligne d'opération de plus de 400 kil. et que nos 80 à 100,000 hommes de l'armée du Nord n'ont à combattre que 30,000 Allemands, 45,000 au plus, en admettant qu'une division du 1^{er} ou du 7^{me} corps ait renforcé le corps de Goeben. On s'étonnera sans doute que dans des telles conditions, Faidherbe n'ait pas culbuté les faibles forces qui lui sont opposées ; mais il est essentiel de remarquer que son armée se compose en majeure partie de gardes nationaux et de soldats sous les armes depuis trois semaines à peine, qui ont à combattre des troupes admirablement exercées, rompues à la discipline, aguerries enfin par cinq mois de campagne et de victoires contre nos vieux soldats d'Afrique, d'Italie et de Crimée.

FOLLARD.

Le Siècle d'accord avec GUIGNOL ILLUSTRÉ.

Le bombardement des forts de Paris n'était pas poursuivi depuis trois jours, que déjà l'attitude de la population civile justifiait les appréhensions que nous manifestions, il n'y a pas un mois, dans notre Bulletin militaire du 18 décembre. Les journaux de Paris sont les organes de cette fâcheuse disposition d'esprit qui menace de compromettre la situation.

Nous ne voulons pas aujourd'hui insister sur ces faits, mais relever simplement dans les déclarations du *Siècle* à ce sujet, des assertions qui sont tellement conformes aux opinions que nous avons émises nous-mêmes, que nous ne pouvons hésiter à les signaler à nos amis comme à nos contradicteurs.

Les deux premiers reproches que le *Siècle* adresse au général Trochu sont ceux-ci :

« 1^o Il a, contre les règles les plus élémentaires, « rassemblé dans une place qui était à la veille d'être « assiégée, toutes les forces disponibles du pays. »

Il y a quatre mois, dans notre 5^e numéro du 10 septembre, nous avons écrit : « A Paris, on entasse toute la France pour la défendre. Nous souhaitons de nous tromper... mais en concentrant toutes les forces de la nation pour la défense d'une seule ville ; le gouvernement commet une faute politique et militaire. »

Nous sommes revenus plus d'une fois sur cette vérité ; mais ici, elle est formulée en termes presque identiques avec le journal parisien.

La seconde allégation est telle :

« Trochu a négligé d'envoyer en province un seul « organisateur militaire, politique ou administratif. »

Certes, nous ne ménageons guère M. Gambetta, mais nous ne l'avons jamais aussi rudement traité que ses amis du *Siècle* dans cette simple phrase.

Que veut-elle dire en effet ? Rien autre, si ce n'est que notre ministre, qui se croit tout, n'est ni un organisateur militaire, ni un organisateur politique, ni un organisateur administratif. C'est en deux lignes l'opinion que nous ressentons sur tous les tons et sous toutes les formes depuis deux mois. En présence d'un jugement aussi nettement formulé, que doivent penser et M. Gambetta et tous les journaux républicains de province, qui veulent à tout prix faire de cette individualité, au-dessous du médiocre, le génie sauveur de la France et prétendent identifier la République en sa personne ?

Pour nous, ils nous permettraient, du moins, de nous autoriser de ce journal, dont le républicanisme vaut bien celui du *Petit Journal* et de bien d'autres, pour persister à ne pas plier le genou devant le dieu Gambetta, ni devant son prophète, M. Challemlacour.

LÉO.

NOUVEAU PAVILLON NATIONAL FRANÇAIS

INVENTÉ PAR M. NOËL, CITOYEN FRANÇAIS.

Nous avons déjà signalé une première lettre du citoyen Noël ; nous avons exposé le nouveau système de gouvernement (ou la République impérisable) dont il est l'inventeur et l'apôtre. Nous recevons de lui une nouvelle épître que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs aussi complètement que le permet l'exiguïté de notre format.

Le citoyen Noël, comme M. Cluseret, comme M. Vallée, est un sauveur de la France... en disponibilité, et sincèrement, en présence des événements actuels, nous nous demandons si le pays n'aurait pas été aussi bien sauvé par MM. Cluseret, Noël et Vallée, que par les citoyens Crémieux, Glais-Bizoin et Gam-

betta, eux aussi sauveurs de la France... mais en activité. Du reste, le cit. Noël est une victime du mauvais vouloir : on a refusé de l'insérer. « Cette cinquième « lettre, dit-il, que je destinai d'abord à paraître la « première afin d'arriver droit au but contre les enne- « mis de la France et de la République, fut retardée « jusque-là, grâce, comme je ne cesserai jamais de le « répéter, au refus d'insertion de mes articles, ce qui « m'a entraîné ainsi, malgré moi, à faire un espèce de « journal dont j'ai grand peine à me tirer, n'ayant avant « jamais rien publié, mais dont le pire est surtout de « faire perdre un temps précieux, en retardant ainsi la « question principale, qui, sans cela, serait déjà ré- « solue, car le mois de beaux jours qui vient de s'é- « couler aurait suffi bien employé, à produire ce résul- « tat, et présentement les armées prussiennes battraient « en retraite, et peut-être vous n'auriez en fait d'en- « nemis que des prisonniers.

« Puisse, ajoute le citoyen Noël, puisse le surcroît « de nos malheurs retomber sur ceux qui ont refusé « de m'insérer. »

Nous n'avons garde, en présence d'un tel danger, d'hésiter un seul instant à insérer le citoyen Noël.

Voici son système. Venant à constater le dissentiment qui s'est élevé sur la question du drapeau, les uns voulant conserver le drapeau tricolore, les autres réclamant le drapeau rouge, les troisièmes imaginant d'adopter le pavillon des Etats-Unis, le citoyen Noël émet une nouvelle idée. Il pense d'abord : « 1^o Que « deux grandes nations ne peuvent avoir le même « pavillon ; 2^o que nous devons avoir assez d'intelli- « gence en nous pour ne pas être obligés d'emprunter « à aucun peuple ce trophée pour la défense duquel « savent mourir tant de héros. »

Il propose, en conséquence, d'adopter un drapeau aux couleurs de l'arc-en-ciel, dont la signification symbolique serait : *Paix et alliance des peuples*, devise des Etats-Unis d'Europe, dont le citoyen Noël est le promoteur. Outre cela, comme il le dit encore, « tout en étant plus belles, ces couleurs sont encore « scientifiques ; c'est le miracle de l'optique céleste. »

Cette découverte du citoyen Noël a un caractère presque surnaturel. « Ces couleurs, dit-il, j'aurai pu les « trouver au moyen d'un prisme réfractant les rayons « solaires sur un papier blanc, ou encore en exami- « nant les couleurs d'un disque de Newton. Mais « comme je n'avais présentement ni l'un ni l'autre à « ma disposition, et que Dieu voulut bien que le ha- « sard me favorisât, en produisant, malgré le beau « temps qu'il fit vendredi, à six heures du matin, la « décomposition de la lumière solaire par de légers « nuages qui se trouvaient au nord-ouest de Lyon, je « pus apercevoir l'arc-en-ciel, formant ce que je n'a- « vais jamais remarqué jusque-là, une bande verticale « sept à huit fois plus large que d'habitude, mais, qui « peu à peu s'effaça en faisant place à l'arc-en-ciel « habituel. Profitant d'un phénomène céleste, j'en « notai les couleurs dans ma mémoire, et retiré chez « moi, j'écrivis ce qui suit. »

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur la découverte du citoyen Noël ; ajoutons seulement qu'un dessin colorié complète ses descriptions. Mais nous ne terminerons pas néanmoins sans mentionner une innovation non moins nouvelle qu'ingénieuse, à l'aide de laquelle M. Noël trouve le moyen d'empêcher qu'un drapeau tombe entre les mains de l'ennemi. Cette inspiration, qui appartient tout entière à M. Noël, mérite d'être recueillie, et nous la transmettons à tous les comités scientifiques qui s'occupent de l'armement et de la défense nationale. Nous ne changeons pas un mot au texte de l'auteur.

« Et si, dans ces péripéties du combat, la fatalité « permettait que ce trophée tombe aux mains de l'en- « nemi, il ne pourrait s'en faire gloire, car ce drapeau « étant miné, en une seconde, il disparaîtrait en fu- « mée. Pour bâton, un tube creux, rempli de fulmi- « coton ; puis l'étoffe commençant dans le tube serait « imprégnée d'une dissolution d'azotate neutre de « plomb, recouverte de paraffine ; et le porte-drapeau « en succombant n'aurait qu'à mouvoir un ressort « pour que le nouveau pavillon aille rejoindre les « nues. »

Nos lecteurs peuvent juger de la surprise que causerait cet effet inattendu et « sans exemple dans l'histoire » comme dirait maître Gambetta.

Nous laissons aux autorités compétentes le soin d'apprécier l'efficacité de ce moyen qui n'aurait pas été inutile pour les 115 drapeaux tricolores que nous avons dans les arsenaux de Berlin, de Munich et de Stuttgart. Ajoutons aussi que la lettre du citoyen Noël, quatre pages in-quarto, se trouve rue Tupin, 4, vente et correspondance des journaux. Et si l'on nous de-

mande notre avis, nous répondrons de nouveau que le sort de la France serait aussi bien placé entre les mains des citoyens Noël, Vallée et Cluseret, qu'entre celles de MM. Glais-Bizoin, Crémieux et Gambetta.

ALÉTHES.

MITRAILLEUSES.

Voici un exemple de l'intelligence et du savoir avec lequel certains journaux sont rédigés.

Le *Journal de Genève*, en transcrivant précipitamment la dépêche prussienne relative aux combats du 7 contre l'armée de la Loire, accompagnait d'un signe de doute (?) le nom de Sargé, que le rédacteur n'avait pas eu le temps de vérifier sur la carte.

Le lendemain, le *Petit Journal* — non, celui-ci est excusable, on sait ce qu'il vaut — le *Courrier de Lyon* copiait consciencieusement la traduction du journal genevois, y compris le point d'interrogation dubitatif. C'est-à-dire qu'au *Courrier* on ne consulte pas même la carte de France, ce qui n'empêche pas M. Jouve, — Alexandre de son prénom comme le conquérant de l'Asie, — de formuler des appréciations militaires dont on peut par là deviner la portée.

Sargé, puisqu'il faut l'apprendre au Nestor du journalisme lyonnais, Sargé est une petite commune située au confluent de la Greine et de la Braye, près de l'endroit où la route de Vendôme au Mans, par Saint-Calais, coupe cette dernière rivière. Cette situation lui donne une certaine importance stratégique qui, bien avant les événements actuels, nous avait engagé à la marquer sur notre petite carte des opérations de l'armée de la Loire, tandis que nous avions omis Savigny, bourg plus considérable, mais qui est plus éloigné de cette route dans la direction du sud.

Nous vivons dans un temps d'idées plus fantastiques les unes que les autres. Depuis quelques semaines, on n'est pas sans être à chaque instant abordé mystérieusement par un ami qui vous dit d'un air d'intelligence : — Vous savez le général Chanzy ? — Eh ! bien, quoi ? — Vous savez qui c'est ? — Mais, le général Chanzy, tout naturellement. — Ah ! vous ne savez donc pas ? Mon cher, c'est le général Lamirault qui s'est échappé. Il n'y a pas de général Chanzy dans l'armée française !

Or, comme nous avons entendu répéter cette plaisante nouvelle par un journaliste qui se croit malin et capable d'inventer le vaudeville, nous nous hâtons de constater la personnalité du général Chanzy et d'affirmer que le commandant en chef de l'armée de la Loire avait été promu, par décret du 14 décembre 1868, au grade de général de brigade, et qu'il commandait comme tel, il n'y a pas deux ans, une subdivision militaire à Sidi-Bel-Abès, dans la province d'Oran.

Maitre Crémieux, un avocat à qui ses fonctions ne vont pas du tout, — les avocats ont le mauvais œil en ce moment, — M^e Crémieux, disons-nous, dans un discours récemment prononcé à Bordeaux, s'est écrié que la République est le règne de la loi. Si la République n'est que cela, elle peut aller rejoindre l'Empire. Pour nous, démocrates, nous demandons le règne du bien, de la justice et de la vérité. Quant à la loi, nous voulons y regarder d'abord.

AVIS

Un grand nombre de personnes nous ont demandé d'anciens numéros de *Guignol illustré*. Nous sommes parvenus à la longue à recueillir quelques exemplaires des numéros de 3 à 8.

Voici, pour ceux de nos lecteurs que ces renseignements pourraient guider, l'indication des principales matières relatives aux événements actuels, contenues dans ces numéros :

N^o 3. — L'armée allemande, état des forces militaires de l'Allemagne.

N^o 4. — Carte des opérations militaires entre la Sarre et la Marne.

N^o 5. — Note historique sur le drapeau français ; la capitulation d'Ilochstet, de Baylen et de Sedan ; catéchisme de l'homme libre.

N^o 6. — Les drapeaux français, depuis 1789, blanc, rouge, tricolore de la République et de l'Empire (dessins d'après les figures de l'époque).

N^o 7. — Plan de Belfort, plan du parc de Wilhelmsche.

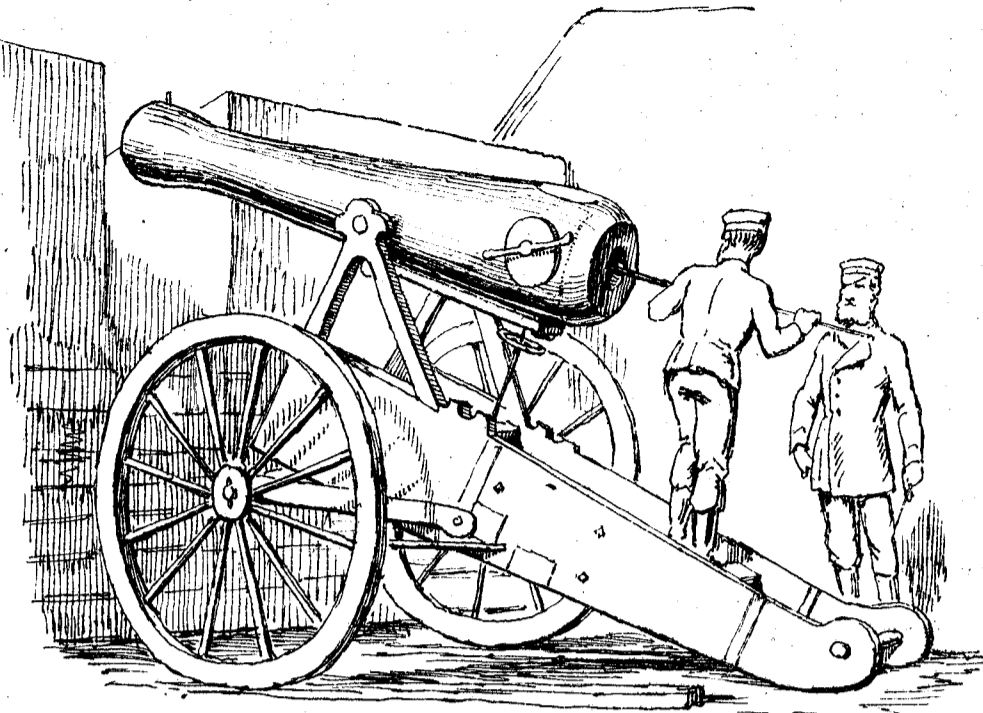
N^o 8. — Plan de Neuf-Brisach, plans des travaux du siège de Strasbourg.

Quant aux numéros 1 et 2, ils sont complètement épuisés, et nous ne pourrions en fournir un seul exemplaire. Ce qu'ils renfermaient de plus intéressant étaient les plans des champs de bataille de Freschwillers et de Wissembourg, des types de mobiles lyonnais et le plan du camp de Sathonay, avec l'indication numérotée des baraques de chaque bataillon.

Le Gérant, VIBERT.

Artillerie de siège prussienne.

Dès le début de notre publication, nous nous sommes efforcés de tenir nos lecteurs au courant de toutes les questions qui touchaient de près ou de loin aux événements de la guerre actuelle. L'artillerie nouvelle des Prussiens, dont les effets extraordinaires n'avaient pas encore été éprouvés, a été de notre part l'objet de plusieurs notes et dessins. Nous avons parlé des boulets creux dans notre 11^e numéro et dans le 14^e nous avons donné la figure exacte d'un canon Krupp monstrueux et des deux mortiers géants qui avaient servi au siège de Strasbourg. C'est un projectile lancé par l'un de ces mortiers, qui tombant sur une maison de la ville, la

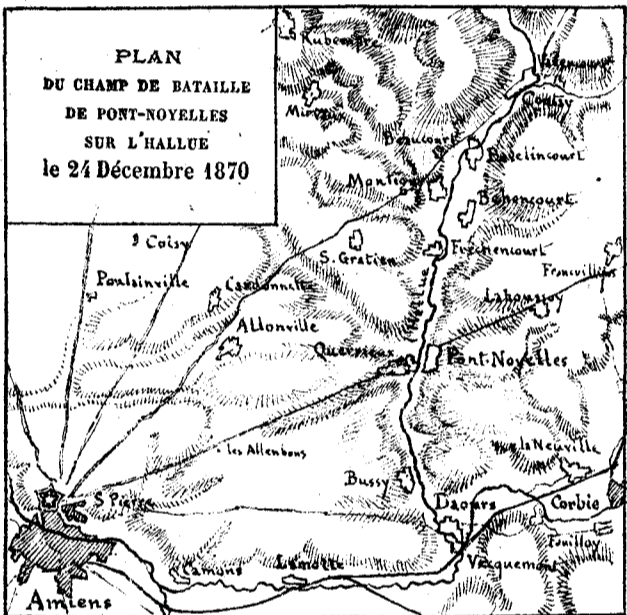


UN CANON KRUPP DE 24.

traversa depuis le toit jusqu'à la cave en tuant ou blessant 17 personnes sur son passage. Ces deux mortiers sont devant Paris et de plus dix autres, de dimensions aussi gigantesques, construits sur le système du capitaine Collet, et approvisionnés chacun pour 500 coups, y ont été envoyés également et sont, dit-on, en batterie à Villa-Coublay.

Nous complétons ces indications par le dessin d'une pièce de 24, qui arme en majeure partie les batteries de siège de l'ennemi.

Quant à l'artillerie de la défense, nos lecteurs peuvent consulter la description détaillée et les dessins de nos pièces de marine, se chargeant par la culasse, que nous avons données dans notre 16^e numéro.

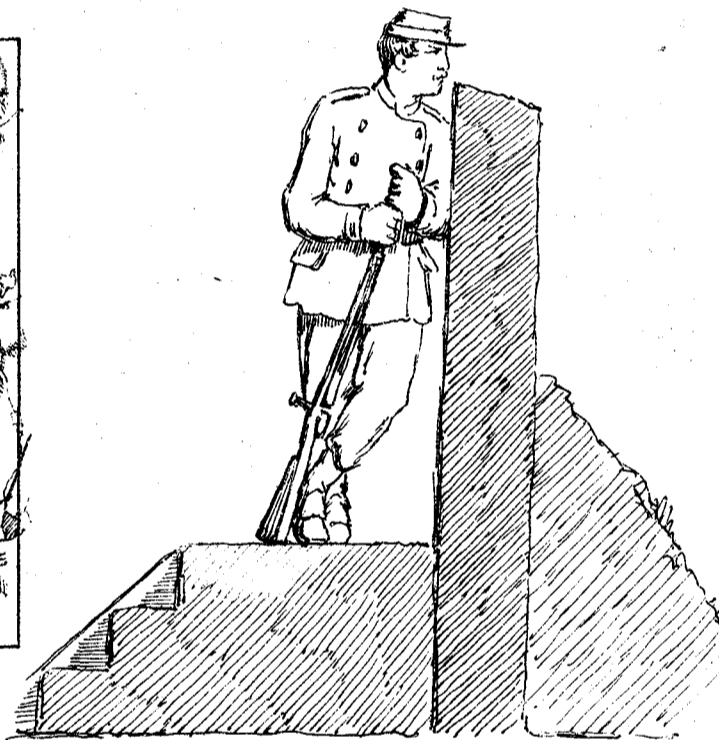


Les combats de Pont-Noyelles et de Bapaume.

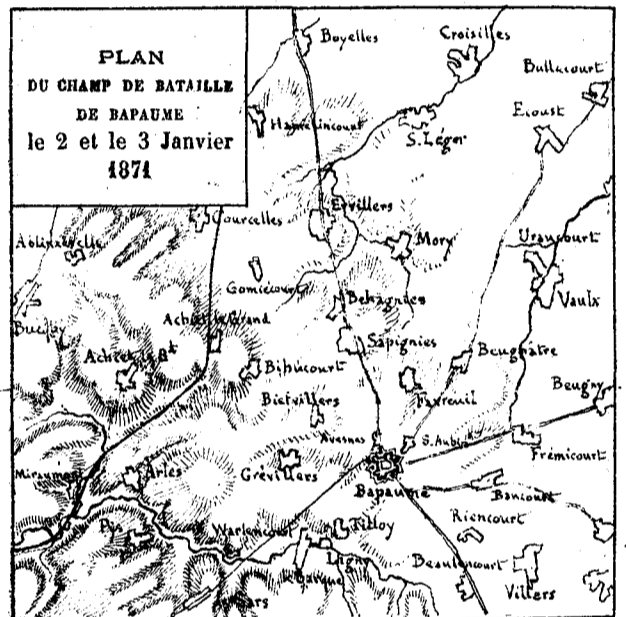
Les combats livrés par l'armée du Nord à celle du général Manteuffel, ont été l'objet de disputes assez inopportunes. Nous reproduisons deux plans détaillés et complets de ces deux champs de bataille, qui, joints à la carte de notre précédent numéro, permettront à nos lecteurs d'apprécier les arguments produits de part et d'autre.

Quelque temps après l'occupation d'Amiens par l'ennemi, le général Faidherbe vint s'établir en face de cette ville, en arrière de l'Hallue, petit affluent de la Somme, sur des hauteurs qui commandent le cours de ce ruisseau. Sa ligne de bataille s'étendait de Contay jusqu'à Daours. Dans cette position, il coupait ainsi à l'ennemi la route d'Amiens qui passe à Contay, et celle de Bapaume qui traverse Pont-Noyelles, centre de la position. Il fut attaqué vivement le 24 décembre, et se maintint jusqu'à la nuit, moment où, d'après son rapport, les Prussiens seraient parvenus à s'établir dans quelques villages à la faveur des ténébres. Quoi qu'il en soit, il dut se retirer et abandonner à l'ennemi les routes qu'il avait si vigoureusement défendues. L'armée prussienne, se divisant alors en deux colonnes, marcha d'une part sur Péronne, dont elle entreprit le siège, et de l'autre sur Bapaume, qu'elle occupa sans coup férir. De ce dernier point, elle continua sa marche sur Amiens. Le 3 janvier, la 30^e brigade, formant son avant-garde, était à Béhagnis, sur la route, et à Chiet-le-Grand sur la ligne du chemin de fer, lorsqu'elle fut attaquée vivement par deux divisions de l'armée du Nord. L'ennemi se maintint à Béhagnis, mais Chiet-le-Grand fut emporté par la 2^e brigade de la 1^{re} division du 22^e corps.

Le lendemain, la 15^e division prussienne, ayant opéré sa concentration, fut attaquée de nouveau par deux divisions du 22^e et du 23^e corps, soutenues par des divisions de mobilisés. Dans cette journée, les Prussiens furent repoussés de Sapignies, de Favreuil et même d'Avesne-lès-Bapaume.

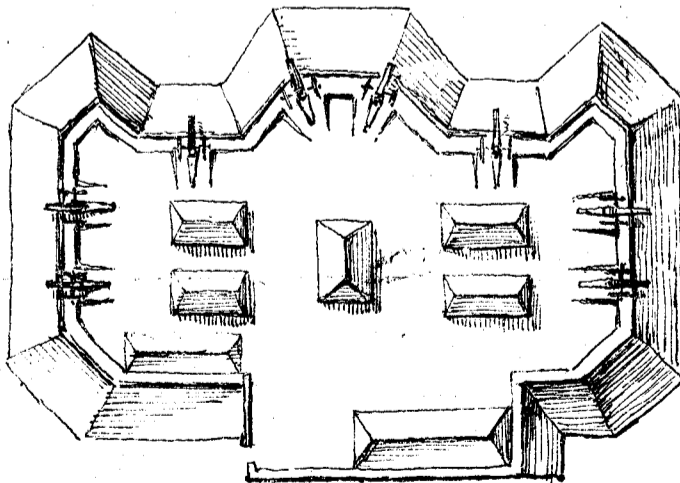


COUPE D'UN RETRANCHEMENT INTÉRIEUR A BELFORT.



Sur la droite, le 1^{er} division du 22^e corps, les débusqua de Grévillers, et parvint jusqu'à Tilloy, en arrière de Bapaume, où l'ennemi fut rejeté. Cette ville était ainsi complètement cernée, et l'on ne comprend pas qu'elle n'ait pas été prise. Faidherbe a expliqué cela. La nécessité où l'on aurait été de brûler la ville. Toujours est-il que, dès le lendemain, nos troupes abandonnaient les positions qui leur avaient coûté deux jours de combat et se retiraient de nouveau dans la direction du Nord.

Nous laissons aux lecteurs d'expliquer cet événement.



PLAN DE LA REDOUTE DES PETITES-PERCHES, A BELFORT. (D'après des croquis pris sur les lieux.)

Les défenses de Belfort.

Outre le corps de la place, dont nous avons donné la description et le plan dans notre 7^e numéro, Belfort est défendu par cinq forts détachés, qui sont les forts de la Miette, de la Jutsice, des hautes et des petites Perches, qui couvrent du côté est; le cinquième, le fort des Barres, est à l'ouest. Nous donnons aujourd'hui le plan de la redoute des Petites-Perches, armée de huit pièces d'artillerie, dont les deux du milieu sont des mitrailleuses. Les édifices de l'intérieur, marqués sur le plan, servent à loger la garnison et l'approvisionnement.

Notre second dessin représente la coupe d'une muraille de caserne renforcée par des terrassements pour en augmenter la défense.

Ces deux croquis ont été pris sur les lieux, et l'auteur s'est représenté lui-même, mais il est vrai d'une manière approximative, en vedette derrière le mur de la caserne.

Nous étions en mesure de donner un plan de Villersexel, mais l'absence complète de renseignements ultérieurs sur cette affaire, nous force à le renvoyer à un prochain numéro.